



**HAL**  
open science

## Des territoires de l'intime en milieu urbain

Patrick Barres

► **To cite this version:**

Patrick Barres. Des territoires de l'intime en milieu urbain. L'intime, le prive, le public. Dephasage et coïncidence, May 2012, Paris, France. hal-01961793

**HAL Id: hal-01961793**

**<https://hal.science/hal-01961793>**

Submitted on 20 Dec 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Des territoires de l'intime en milieu urbain

Ce texte fait retour sur une étude parue en 2012 dans l'ouvrage *L'intime, le privé, le public dans l'art contemporain* (sous les directions de Eliane Chiron et Anaïs Lelièvre)<sup>1</sup>, et propose de la compléter en développant la problématique sur le terrain des expériences en milieu urbain.

Le texte que j'ai proposé pour l'ouvrage en référence relate une expérience personnelle sur le site de *Double Negative* de Michael Heizer dans le Nevada. Il s'agissait de la fréquentation d'une œuvre *in situ* et d'une portion de désert, à la recherche de « lieux mêlés » (Michel Serres). La démarche adoptée consistait à faire des signes du « différencié » (Robert Smithson), de l'instable et de l'érosion, que cette pratique locale m'a porté à recueillir, les lignes de forces de territoires de l'intime en plein désert (niveau local) et à composer les traits de caractère d'un site d'expériences (niveau global). Le site se comprend comme un espace où tout reste à faire. Les distinctions entre intérieur et extérieur, entre caché et montré, entre privé et public, ne tiennent plus. Il est un site artistique ouvert à tous les vents : au sens propre, la construction de Heizer est fortement érodée ; et au sens figuré, elle est livrée aux visiteurs, invités à prendre leurs marques, sans aucune mention d'identification et sans aucune recommandation sur le plan des conditions d'accès, bien qu'elle soit la propriété du Musée de Los Angeles.

C'est par les voies de l'intime que le désert s'habite – et par extension, tous les sites de fréquentation (c'est une proposition) ; jusqu'aux territoires du milieu urbain, une fois rapportés au désert, c'est-à-dire aux marques de l'indéterminé, de l'instable et du changeant, spécifiques de certaines constructions fluides, que soulèvent le nomade ou le flâneur au travers de ses déplacements et de ses balises<sup>2</sup>. Sous l'œil, sous le pas, à portée de la main du nomade ou du flâneur se reconnaissent des moteurs d'expériences, apparaissent des motifs à architecturer, se redéfinit la fonction d'habiter, se compose une manière d'être au monde. Une pensée du lien se fonde, et les premières touches de l'espace public se gagnent, à partir de ces expériences du lieu.

La question de fond porte sur la fréquentation des sites d'expériences et sur leur reconnaissance comme des « lieux mêlés » (c'est en ces termes que je comprends l'espace public) ; c'est-à-dire des sites modelés par les relations dialectiques entre les processus de déterritorialisation et de reterritorialisation (selon les concepts introduits par Gilles Deleuze et Félix Guattari), entre des territoires de l'intime en formation et des espaces d'échanges en construction, des sites modelés par un tissu de singularités émergentes. La problématique qui nous préoccupe ici est la suivante : la reconfiguration de l'espace public par les voies d'une l'expérience locale, (re)territorialisée.

---

<sup>1</sup> *L'intime, le privé, le public dans l'art contemporain*, ouvrage collectif sous les directions de Eliane Chiron et Anaïs Lelièvre, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012, p. 101-110. Voir la version auteur de ce texte sur la plateforme Archive ouverte HAL, sous la référence hal-01961686. Ce texte a fait l'objet d'une communication lors de la Journée d'étude « L'intime, le privé, le public. Déphasage et coïncidence », E. Chiron, Y. Flour, E. Jeuland (dir), Paris, Université Paris 1 Panthéon- Sorbonne, 23 mai 2012). Il a été diffusé sur le site personnel d'Eliane Chiron : <http://www.elianechiron.com/lavague.html>.

<sup>2</sup> Deleuze et Guattari analysent avec précision les dynamiques de déterritorialisation et de reterritorialisation qui alimentent le rapport que le nomade entretient avec le site : « le nomade habite ces lieux, il reste dans ces lieux, et les fait lui-même croître au sens où l'on constate que le nomade fait le désert non moins qu'il est fait par lui. Il est vecteur de déterritorialisation. Il ajoute le désert au désert, la steppe à la steppe, par une série d'opérations locales dont l'orientation et la direction ne cessent de varier » (Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux, capitalisme et schizophrénie*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 473-474).

La question est posée aujourd'hui dans des sites du milieu urbain pour lesquels cette voie inductive s'épanouit au détriment de la ligne déductive, aussi bien pour celui qui s'engage dans ce chantier en tant qu'acteur (artiste, scénographe, designer, architecte, paysagiste) que pour celui qui le fréquente, un « praticien » plutôt qu'un « usager » (suivant la distinction opérée par Bernard Stiegler<sup>3</sup> – de même qu'il s'agit « d'habiter » et non de « visiter », en référence à la distinction que propose Roland Barthes dans *La chambre claire*<sup>4</sup>). Dans la mesure où l'approche locale invite à prendre des marques et à déployer des masques (suivant la notion introduite par Michel de Certeau à propos des stratégies de ruse mobilisées dans l'espace urbain, en référence à la *métis* grecque<sup>5</sup>). L'expérience du lieu ne se « conforme » à rien. Elle se démarque des normes en vigueur, des codifications prédéterminées et des prescriptions d'usage. Elle se rapporte aux circonstances et aux rituels propres à chacun. Elle intègre le libre jeu des occasions et des hétérogénéités. C'est la ligne suivie de nos jours par les concepteurs des « jardins en mouvement » (suivant la démarche engagée par le jardinier-paysagiste Gilles Clément), des espaces à « horizon dynamique » (suivant la ligne de conduite de l'architecte Massimiliano Fuksas), des aménagements d'une ville rendue à sa « fertilité » (en référence à l'exposition *La ville fertile* qui a eu lieu l'année dernière à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris).

La ville est « fertile » dans le sens où elle redistribue les relations entre nature et culture, où elle redéfinit la notion de « nature urbaine », dans la mesure principalement où elle devient « objet de désir », rencontre les modes de vie actuels, et inspire de nouveaux scénarios du quotidien, dans la mesure enfin où elle déploie de nouveaux espaces d'expériences, organisés autour de la tension entre l'intime et le public.

L'expérience du *lieu* rencontre des signes de l'*altération*, de l'indéterminé, de l'instable et du changeant (elle favorise le « parler des pas perdus » qu'évoque Certeau). C'est par les voies de l'*altération* que se touche l'*altérité*<sup>6</sup>.

La relation entre les territoires de intime et l'espace public se fonde, dans les milieux de la « ville fertile », sur un « urbain diffus » (Augustin Berque<sup>7</sup>). Cet « urbain diffus » caractérise les chemins buissonniers et les prairies du parc André Citroën, le canal planté et le jardin de graviers, les lignes de marche et les rampes des Jardins d'Eole. Il recoupe des voies de passage et des lieux de refuge, délivre par entrées locales des points de

---

<sup>3</sup> Bernard Stiegler, « Du design comme sculpture sociale », *Le design. Essais sur des théories et des pratiques*, ouvrage collectif sous la direction de Brigitte Flamand, Paris, Institut Français de la Mode/Éditions du Regard, 2006, p. 245-246.

<sup>4</sup> Roland Barthes établit cette distinction à propos de photographies de paysages (« urbains ou campagnards ») qui lui donnent « envie de vivre (...) en finesse » (*La chambre claire*, Paris, Éditions de l'Étoile/Gallimard/Seuil, 1980, p. 66).

<sup>5</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien – Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 124. « D'une part, La *métis* compte et joue sur le moment opportun (le *kairos*) : c'est une pratique du temps. D'autre part, elle multiplie les masques et les métaphores : c'est une défection du lieu propre » (Certeau, *Ibid.*).

<sup>6</sup> Patrick Cingolani développe ce point dans son texte *L'étranger comme catégorie d'action et d'expérience*, à propos du « quotidien et de ses ruses ». Il précise notamment : « l'art de vivre le quotidien dans l'altérité, sous l'effet de l'altération, c'est l'art de la subversion, l'art du détournement ». (Patrick Cingolani, « L'étranger comme catégorie d'action et d'expérience », *Socio-anthropologie* [En ligne], N°14 | 2004, mis en ligne le 15 mai 2005, Consulté le 04 mai 2012. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index377.html>).

<sup>7</sup> Berque, Augustin. « Mythologie de l'urbain diffus », *Annales de géographie*, vol. 704, no. 4, 2015, p. 351-365.

coupure (le *punctum* de Roland Barthes) et des mains courantes, au rythme des sollicitations sensorielles et des « piqûres de rappel ». « L'urbain diffus » manifeste une opacité. Celle-ci assure une redistribution des espaces codifiés de la ville. L'« urbain diffus » intègre les signes du « dé-différencié », de l'instable et du changeant (se réactualisent ici les problématiques du land art).

Ces signes se rencontrent dans des espaces ouverts aux expériences du flux et du lieu. Ces territoires de « circonstances » revisitent ou redessinent, suivant ces dynamiques, la typologie des espaces du milieu urbain. Ils concernent les *espaces sans fin*, a-hiérarchiques et fluides, homogènes ou fragmentés, des *espaces limites*, où le pas s'essaye, où le chemin se découvre, où les perspectives s'inventent, où les pratiques (plus largement) se renouvellent.

Le *limes* dans toute sa complexité (tout à la fois « intervalle entre deux bords » et « chemin », comme le rappelle Louis Marin<sup>8</sup>) gagne du terrain, véritable « limon » pour l'instauration de chemins de traverse, de lignes de bord et de marques d'esquisse, pour la découverte de franges et de lisières, pour le dessin de nouvelles balises, pour le développement d'une « topoiétique » (Marc Ferniot<sup>9</sup>). C'est une voie pour retrouver ce qui se jouait autrefois par exemple dans « l'épaisseur d'un porche », comme le précise encore l'architecte-paysagiste Michel Corajoud, qui prête à « l'épaisseur d'un porche » les caractéristiques de la lisière (un pli baroque d'ombre et de lumière)<sup>10</sup>. (C'est une intensité comparable à qui se développe et se rencontre dans le creux et dans le pli de *Double Negative* de Heizer).

Les espaces en mouvement qui caractérisent la « ville fertile » ouvrent l'expérience du lieu à la dynamique du flux. C'est une condition pour que s'instaurent des territoires de l'intime et que se découvre ou s'invente à partir de là l'espace public, un espace où l'on n'a pas à « justifier sa présence » (Pierre Sansot) et qui tire sa raison d'être de notre présence même (un être-là de circonstance), qui prend tout son sens (c'est-à-dire le sens que nous lui donnons) suivant notre manière (singulière) d'être au monde<sup>11</sup>, suivant notre capacité à faire des mondes, à instaurer des singularités.

Patrick Barrès

Professeur arts appliqués, arts plastiques

LARA-SEPPIA, Université de Toulouse, France

patrick.barrès@univ-tlse2.fr

---

<sup>8</sup> Louis Marin, « Frontières, limites, limes : les récits de voyage dans l'*Utopie* de Thomas More », *Frontières et limites*, ouvrage collectif, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1991, p. 107.

<sup>9</sup> Selon Marc Ferniot, la « topoiétique » est « une sorte de regard sur les modes de construction du lieu (...).le terme *topos* se voit bien envisagé en ses résonances grecques, c'est-à-dire qu'il renvoie autant (et je dirai même davantage) à un espace mental (les idées, les figures de pensée) qu'à un espace physique (le site, l'endroit, la place...). Le *topos*, c'est le lieu commun au sens d'Aristote, à savoir une « somme d'arguments », un « réservoir de prémisses » comme le formule, joliment, Francis Goyet ; j'entends quant à moi une provision, un vivier de tournures de pensée dont dispose quiconque ayant envie de créer, à l'infini, des visions ou des fictions singulières du monde ».

<sup>10</sup> Catalogue de l'exposition *La ville fertile, vers une nature urbaine*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>11</sup> De Certeau parle de « pratiques singulières » (*L'invention du quotidien*, *op. cit.*, p. 145).